

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉES.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: La Trappe aux Oiseaux, d'après M. Grobb. - L'Adoration, d'après M. Ary Scheffer. - Croisés livrés à la Faim et à la Soif, d'après Gustave Doré. - L'Appareil de M. Siegmund.

TEXTE: Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Le Duc Pérégrinus. Légende des Bords du Danube. - Les Poseurs. - Pensées. - Bannière du Toit Paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 7.

— 10^e. ANNÉE. —

20 Décembre 1879.

NOS GRAVURES.

LA TRAPPE AUX OISEAUX.

Depuis longtemps, ces deux enfants rêvaient de posséder une trappe pour s'amuser à prendre de petits oiseaux, et chaque jour le grand-père était prié de leur en fabriquer une.

Enfin ils vont voir leur désir se réaliser. Et les voilà tous deux contemplant avec des yeux avides, l'objet qui va bientôt sortir tout fait des mains de l'ateul; d'un côté, le jeune garçon, étendu sur le banc de bois, de l'autre, la fillette, tous deux escomptant tout ce que cette chasse aux petits oiseaux va leur procurer d'amusements. Mais le vieux matou, feignant de dormir, là, dans son coin, et à qui l'instinct et l'expérience ont appris à quoi servent de

semblables appareils, suit aussi des yeux l'ouvrage et semble se dire en lui-même : „Oui, oui, mes enfants, réjouissez-vous; mais il y a ici quelqu'un qui est encore plus content que vous ne pouvez l'être.”

L'ADORATION.

Cette gravure a été faite d'après une esquisse



LA TRAPPE AUX OISEAUX, D'APRÈS M. GROBB.

dessinée à la plume; le graveur a tâché d'imiter l'original aussi bien que les moyens à sa disposition le lui permettaient.

La composition n'est autre chose qu'une étude de têtes dans l'attitude de l'adoration; ce qui justifie le titre donné au tableau.

Il est à supposer qu'un artiste comme Ary Scheffer, qui, dans la dernière partie de sa carrière, s'est spécialement adonné aux sujets religieux, a surtout étudié la figure humaine sous ce point de vue, et nous croyons reconnaître dans ce groupe des figures que nous avons déjà vues dans les meilleurs tableaux de ce grand maître.

Quoi qu'il en soit, nous voyons ici deux ou trois têtes d'expression admirable; les têtes de femmes, qui sont au centre du groupe, sont d'une beauté et d'une pureté de dessin remarquables; le vieillard, placé derrière elles, a une figure vénérable et suppliante. Donc, ce groupe magnifique ne demande pas d'explication; chaque personnage exprime suffisamment les sentiments qui l'animent.

L'APPAREIL DE M. SIEGMUND.

La distribution des secours apportés aux malheureux soldats tombant blessés sur les champs de bataille, est parfaitement organisée dans nos temps modernes.

Mais quant aux pauvres chevaux, ceux-là sont délaissés, saignants et moribonds, et souffrant les plus cruelles tortures.

Les sociétés protectrices ont longtemps travaillé à chercher un moyen qui permette de les abattre immédiatement et de terminer ainsi leur douloureuse agonie. Ce moyen, M. Siegmund vient de le découvrir.

Nous donnons à notre quatrième page l'appareil qu'il a imaginé et qui consiste en un petit canon, ajusté à une plaque métallique, de telle façon qu'il présente toujours un coin fixe. Le canon est chargé de petites balles pointues, le feu est mis à la cartouche par un léger coup de marteau, et l'explosion se produit. Cet appareil se lie autour de la tête de l'animal avec des courroies en cuir.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — La plus grave des questions de responsabilité. — Notions géographiques sur le Demi-Monde. — Une petite superstition chez un grand esprit. — Un mot à propos d'une scène conjugale. — Le présent est gros de l'avenir. — Une scène théâtrale en dehors de la pièce. — Naïveté professorale. — Serment d'amour et oubli. — Manière de monter à cheval chez différents peuples. — Six articles du code conjugal de Manou. — Qui fera plaisir aux femmes mariées.

L'opportunité et l'utilité des quelques réflexions qui vont suivre, ne seront, croyons-ous, contestées par personne:

Il y a, pour les enfants, un héritage plus important encore que celui des biens de leurs parents: c'est l'héritage de leurs qualités.

Dans l'ordre physique, les parents communiquent le plus souvent avec la vie les traits de leur visage, la forme de leur corps, les moyens ou les causes de santé, l'énergie ou la mollesse de l'esprit, la force ou la débilité de l'âme, suivant ce qu'ils sont eux-mêmes.

Il importe donc de soigner en eux leurs propres enfants. S'ils sont énervés, ils sont exposés à les avoir faibles; s'ils ont contracté des maladies, ils peuvent leur en transmettre le vice et les condamner à une vie douloureuse et courte.

Il en est de même dans l'ordre moral.

En cultivant leur intelligence dans la mesure de leur position, en suivant les règles de l'honnêteté et les lois du vrai, les parents communiquent à leurs enfants un sens plus fort et plus droit, leur donnent l'instinct de la délicatesse et de la sincérité avant de leur en offrir l'exemple.

Et au contraire, en altérant dans leur propre esprit les lumières naturelles, en enfreignant

par leur conduite les lois que la Providence a données au monde, ils les font ordinairement participer à leur imperfection intellectuelle et à leur dérèglement moral.

Il dépend donc d'eux plus qu'ils ne pensent d'avoir des enfants sains ou malades, intelligents ou bornés, honnêtes ou vicieux, qui vivent bien ou mal, peu ou longtemps.

C'est la responsabilité qui pèse sur eux et qui, selon qu'ils agissent eux-mêmes, les récompense ou les punit dans ce qu'ils ont de plus cher.

Un membre de notre Société Royale de Géographie, qui parlait du Monde, fut l'autre jour interrompu par cette question: Et le Demi-Monde? — Il répondit sans sourciller:

„Je vais vous satisfaire: le Demi-Monde est borné au nord par une mère glaciale, rapace et égoïste, dite „mère d'actrice;” au sud par des chutes... théâtrales, que quelques géographes désignent sous le nom de „debuts.”

„En étudiant sa géologie, on constate une couche de sables mouvants, laquelle explique les fréquents cataclysmes qui en bouleversent le sol, surtout aux époques du terme.

„Ses richesses minéralogiques sont immenses; on y trouve à profusion l'or, l'argent, le cuivre et le platine.

„En ornithologie, les serins dominant. Les naturelles du pays possèdent au suprême degré l'art de les faire chanter.

„On y parle français, on y baragouine l'anglais, on y comprend le russe, on y toïère l'allemand; mais la langue prépondérante est le javanais.

„Comme monuments historiques, on remarque dans le Demi-Monde quelques ruines renommées.”

Quoiqu'on parle des lumières de notre siècle, et que les progrès y soient grands, la superstition n'y est pas rare encore; bien des bonnes gens se garderaient de commencer un travail un vendredi ou de partir un mercredi. Le sel renversé, le pain tourné, le couvert en croix, le nombre treize, attristent bien des convives dans de joyeux repas. Les esprits forts en rient, comme de juste; mais que dirons-nous d'un écrivain distingué, d'une intelligence d'élite, qui avait la manie de chercher sans cesse des présages?

Benjamin Johnson, le célèbre auteur anglais, ne sortait jamais qu'en faisant un certain nombre de pas pour arriver à un point fixe, et de telle sorte que le pied droit devait toujours être le premier à franchir le seuil. Tout dépendait de cette question de préséance. On le voyait fréquemment s'arrêter soudain et compter ses pas avec beaucoup de soin; s'il faisait quelque erreur, il retournait prendre la même position et recommençait sa marche, et l'ayant exécutée à sa satisfaction, il rejoignait sa société de l'air d'un homme qui a une inquiétude de moins sur le cœur.

Aucun de ses amis n'osa lui demander l'origine de cette habitude; on conjectura qu'il l'avait prise dès l'enfance, et ne chercha jamais à s'en défaire.

L'autre jour un homme battait sa femme, en pleine rue des Minimes, à Bruxelles. La foule arrive et fait cercle. Elle laisse aller les choses, et pas d'agent de police à trouver.

Un spectateur — sans doute un célibataire — s'interpose à la fin.

— Il n'est pas permis de battre ainsi une femme.

— C'est la sienne! fait un individu.

— Et qu'importe! Est-ce une raison pour l'assommer ainsi dans la rue?

— C'est juste!.. il aurait pu attendre qu'ils fussent chez eux. (sic).

„Le présent est gros de l'avenir.”

Que de fois n'avez-vous pas entendu répéter

cela! C'est Leibnitz qui l'a dit le premier. Cette manière de parler, si énergique et si pleine de sens, tient à ce principe du même philosophe: „Tout est lié dans la nature, tout y est effet de cause: rien ne s'y fait par sauts. Le présent a la raison de son existence dans le passé, et le présent renferme aussi la cause de l'avenir.” — Bon à méditer.

C'était la coutume, dans les théâtres, pendant les deux derniers siècles, que les spectateurs de distinction prissent place sur la scène, à gauche et à droite des acteurs. Cet usage donna lieu, un jour, à la Comédie Française, à une très-plaisante aventure:

Parmi les habitués de ces banquettes, se trouvait d'ordinaire un bossu appelé Procope, frère du propriétaire du célèbre café de ce nom, que fréquentaient surtout les auteurs. Il en voulait à un excellent comique nommé Armand, et ne cessait, quand celui-ci jouait, de gronder et de hausser les épaules. Or, il faut savoir que les spectateurs, assis sur la scène, restaient dans l'obscurité quand la toile était baissée. Cette circonstance donna à Armand l'occasion de s'en venger. On allait jouer une pièce nouvelle dans laquelle il avait un rôle. Il retint les trente places des banquettes de la scène; puis, la veille, il se promena par la ville, guettant tous les bossus qui passaient et distribuant à ceux dont la mise lui semblait convenable un de ses billets, en les priant de s'intéresser au succès de l'ouvrage. Il n'en réserva qu'un seul qu'il eut soin de faire parvenir à Procope le bossu.

Le soir, il vint de bonne heure au théâtre et veilla lui-même à l'installation de ses bossus sur les banquettes de la scène: quinze à droite, quinze à gauche. Procope était arrivé des premiers. L'acteur avait donné ordre de n'allumer la rampe qu'à l'instant où on lèverait le rideau. Le public, étonné de voir tant de gibbosités réunies, commença à rire et à les montrer du doigt, en disant: „Que de bossus! voyez donc! que de bossus!”

Ceux-ci, en entendant ces rumeurs, se retournèrent et s'examinèrent réciproquement, mettant de la sorte leurs bossus en évidence. Enfin, les rires ne cessant pas et rendant impossible la représentation, les pauvres diables furent contraints de sortir tous, les uns après les autres. Depuis, le bossu Procope n'osa plus venir s'asseoir sur la scène.

Un ministre visitait un Athénée. Il réunit les professeurs. S'adressant à l'un d'eux, il lui dit: — Vous êtes professeur de...? — De septième, Monsieur le Ministre. — Vous enseignez à vos élèves les premiers éléments de la grammaire, de la géographie, de l'arithmétique?... — Oui, M. le Ministre. — Jusqu'où les conduisez-vous? — Jusqu'en sixième...

Malgré la solennité de la circonstance, l'homme d'Etat n'a su garder sa gravité.

Un quatrain adressé à une jolie femme qui se plaignait d'un abandon immerité:

On promet d'aimer tendrement,
On jure que c'est pour la vie;
On se souvient bien du serment,
Mais c'est la femme qu'on oublie.

Un de nos sportmen, qui a beaucoup voyagé, me fait connaître les différentes manières de se tenir à cheval, d'après les remarques qu'il a faites chez les peuples de l'Europe: Les Italiens chevauchent dans l'état d'une grenouille placée sous le récipient d'une machine pneumatique; — les Espagnols s'endorment sur leur selle; — les Russes vont à ressort comme des poupées; — les Allemands se tiennent comme si l'homme et l'animal ne faisaient qu'un seul individu; — les Anglais sautent; — les Français et les Belges sont assis.

On vient d'exhumer d'un journal républicain modéré de 1848, quelques rimes satiriques d'Alphonse Karr, sur l'actualité desquelles le lecteur se prononcera si cela lui plaît :

Tous les emplois cumuleras,
Et les salaires même ment.
Le brouet noir tu prôneras,
Sans en manger aucunement.
Tous les abus attaqueras,
Pour t'en emparer seulement.
Le peuple tu glorifieras
Pour t'en servir utilement.
Les privilèges combattras,
Pour changer les noms seulement.
Tous les amis tu placeras,
Sans leur demander du talent.
L'oubli de soi tu vanteras,
Sans t'y astreindre nullement.
Et dans ta barbe tu riras
Du peuple crédule, et payant
Les sottises que tu feras.

Mesdames, méditez ce petit code conjugal, extrait des lois de Manou, fils de Brahma :

I. — Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre, pour une femme, que son mari.

VI. — Si son époux rit, elle rira ; s'il pleure, elle pleurera.

IX. — Si son mari s'absente, elle doit jeûner, coucher sur la terre et s'abstenir de toute toilette.

X. — Lorsque son mari reviendra, elle ira au-devant de lui et lui rendra compte de sa conduite, de ses discours, même de ses pensées.

XI. — S'il la gronde, elle doit le remercier de ses bons avis.

XII. S'il la bat, elle doit recevoir patiemment la correction, puis lui prendre les mains, les baiser respectueusement en lui demandant pardon d'avoir provoqué sa colère.

Un mari, qui avait l'habitude de se plaindre beaucoup de sa femme, et qui venait de la perdre, pleurait et se lamentait pitoyablement dans une société d'amis, lorsqu'une dame adressa tout bas ces remarquables paroles à son voisin :

„C'est le cas de dire que la femme légitime est comme la santé : il faut l'avoir perdue pour l'apprécier !”

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

L'industrie sucrière, qui ne date en Europe que du commencement de ce siècle, s'y est perfectionnée à tel point qu'il n'y a plus lieu, quand on fait provision de sucre, de savoir s'il provient de la canne ou de la betterave.

Pour qu'il soit de première qualité, le sucre blanc doit être brillant, sonore, se casser nettement et se dissoudre dans l'eau sans en altérer la transparence ; son goût doit être exempt de toute saveur étrangère. Il ne se conserve bien que pendant six ou huit mois ; on ne doit donc pas en faire une bien grande provision, et de plus, sa conservation exige certaines précautions dont la principale est de le tenir éloigné de la cuisine et à l'abri de toute humidité et de toute odeur.

Le sucre joue un rôle important dans l'art de prolonger la vie. Non-seulement il sert de base à une foule de préparations : marmelades, compotes, gelées, etc., formant un aliment aussi agréable qu'utile et sans danger, mais la thérapéutique et l'hygiène nouvelle trouvent en lui un de leurs agents les plus actifs.

„Le sucre, dit Hufferland, dans son „Art de prolonger la vie,” est un des meilleurs calmants. Quand le corps est échauffé, rien de meilleur qu'une boisson faite avec une once de sucre

dissous dans un verre d'eau. Il est également d'un excellent emploi contre la fièvre, et contre les maladies inflammatoires, et dans les émotions violentes : la peur, le chagrin, la colère ; il a alors l'avantage de calmer, et de faire évacuer la bile échauffée. Le sucre ajouté aux choses échauffantes modère leur action ; ainsi, le café très-sucré est moins excitant que lorsqu'il est pur et sans sucre.”

Le sucre nettoie l'estomac et les intestins ; il purge quand on le prend en grande quantité. Dans tous les cas où l'estomac est chargé d'impuretés, il est très-utile ; après un repas très-copieux, on a vu fréquemment tout malaise disparaître sous l'influence de l'ingestion d'une once de sucre. Le sucre agit alors comme le meilleur des digestifs.

Les enfants généralement aiment le sucre, et c'est à tort que certains parents veulent leur en défendre l'usage. De tous les bonbons, le sucre, pris sans excès, pur ou sous forme de pastilles, le sucre d'orge et le sucre de pommes, sont ceux qu'on peut permettre aux enfants de préférence à tous autres. Mais les mères doivent être sans merci pour toutes les imageries en sucre, figures d'animaux, fleurs, fruits, etc., œuvres d'une statuaire fantastique et malsaine. Les pâtes hétéroclites qui les composent, les couleurs toxiques qui les recouvrent, n'ont-ils pas été la cause fréquente d'accidents graves, de coliques, et même d'empoisonnements ?

ÉLOY.

LE FILS DE L'INCONNU.

VII. — DANS LE MONT TAURUS.

Depuis que Hugo avait quitté l'armée avec sa petite troupe de cavaliers, la misère n'avait fait qu'augmenter parmi les Croisés. Ils avaient bien, en approchant d'Iconium, traversé un pays fertile en blés, arrosé de frais ruisseaux et ombragé de verts palmiers, mais hélas ! ce n'était qu'une oasis dans le désert ; passé Iconium, ils pénétrèrent dans les montagnes arides du Taurus. Si un instant on avait eu l'abondance, le besoin commença bientôt à se faire de nouveau sentir.

Tous les maux à la fois assaillirent les Croisés dans le Taurus. Pas un arbre ne pouvait pousser sur ce sol rocailleux, pas un brin d'herbe ne sortait de cette terre brûlée par le soleil du midi, pas un ruisseau ne surgissait de ces montagnes que surplombait un ciel de feu.

Pas une habitation humaine ne s'élevait sur cette terre inhospitalière, habitée seulement par des bêtes sauvages et des serpents venimeux, qui, troublés dans leur solitude, sortaient de leurs repaires et venaient se jeter sur les soldats épuisés de fatigues et de besoin.

Encore si l'armée avait pu trouver le moyen de sortir au plus tôt de cet enfer, mais ce n'étaient partout que sentiers étroits taillés dans les rochers et dominant de noirs abîmes ; partout le chemin était obstrué d'obstacles infranchissables et de quartiers de roc tombés des montagnes ; le désert était devenu un labyrinthe sans issue, tandis que le spectre de la faim faisait dans les rangs chrétiens des milliers de victimes.

Le découragement se mettait dans cette armée, jadis si belle et si pleine d'enthousiasme ; à chaque pas des chevaux et des hommes tombaient sur ce sol inhospitalier pour ne plus se relever, le chemin était jonché de cadavres.

Tout-à-coup, le ciel s'obscurcit, de gros nuages déversèrent sur la terre une pluie abondante et bienfaisante que les soldats saluèrent avec des transports de joie et de reconnaissance ; des milliers de ruisseaux se formèrent dans les montagnes, et hommes et animaux trouvèrent à se rafraîchir. Cette pluie providentielle ranima tous les courages.

L'un des ennemis de l'armée chrétienne était terrassé, la soif ; restait à en apaiser un autre non moins cruel : la faim. En attendant, les Croisés continuèrent leur route, non plus en murmurant, mais toujours déplorant leur sort ;

leur faudrait-il donc périr de faim dans ces déserts ?

La nuit tombait, le soleil était descendu derrière les montagnes, et tandis que leurs sommets se pourraient de ses rayons couchants, les vallées étaient déjà plongées dans les ténèbres.

Tout-à-coup un cri de surprise sortit du milieu de l'armée chrétienne.

Au loin, à l'horizon, apparaissait, au sommet d'une chaîne de montagnes, une longue ligne de silhouettes humaines, que dominait la forme bizarre de nombreux chameaux.

Quels étaient ces hommes, traversant en caravane ces lieux inhabités ? Étaient-ce des amis ou des ennemis ? Des amis, non assurément, car d'où viendraient-ils dans cette direction-là ? Et puis, les chrétiens n'avaient pas de chameaux. Des ennemis alors. Eh bien ! mieux valait avoir à faire à un ennemi qu'on pût regarder en face que de lutter contre un adversaire invisible, la faim, qui finirait par les enlever tous. Et puis, ceux qui s'avançaient avaient l'air de traîner avec eux des bagages et des vivres, de sorte qu'un butin inespéré les attendait.

Les chefs de l'armée prirent aussitôt leurs mesures pour la lutte. On fit halte immédiatement, on se rangea en bataille, et les épées, restées trop longtemps inactives, sortirent de leurs fourreaux.

Bientôt un cri de désappointement sortit de toutes les bouches : à la faveur des derniers rayons du jour, les Croisés remarquèrent que la bande qui approchait avait fait halte également. Si elle allait rebrousser chemin pour chercher à s'échapper dans les montagnes ? Alors c'était la perte de ce butin qui seul pouvait rendre la vie aux soldats épuisés.

Mais tout-à-coup un cavalier quitta la bande et s'approche de toute la vitesse de son coursier. Vient-il parlementer ?... Il descend de cheval et se dirige immédiatement vers le comte Robert de Flandre. Celui-ci pousse un cri de joie en s'écriant :

— Hugo ! mon cher Hugo !

Et il se jette au cou du cavalier.

Ce cri fut répété par tous ceux qui entouraient le comte ; il vola de bouche en bouche, et bientôt le nom du chevalier hollandais retentit dans toute l'armée comme un cri de délivrance.

C'était, en effet, le valeureux Hugo, que l'on croyait perdu à jamais et qui arrivait au secours de ses compagnons avec un immense convoi de vivres.

La caravane fut bientôt près des lignes de l'armée chrétienne, et les soldats trouvèrent à apaiser la faim qui les minait depuis plusieurs jours.

Le lendemain, deux hommes se trouvaient dans la tente du principal chef de la Croisade, Godefroid de Bouillon : c'étaient Godefroid lui-même et le jeune Hugo, qui était devenu tout-à-coup le sauveur et le héros de toute l'armée. Le duc l'avait fait appeler pour entendre de sa bouche le récit de ses aventures.

— Nous vous devons tous les plus grandes obligations, vaillant chevalier, commença Godefroid, en serrant affectueusement les mains du jeune homme ; on m'a dit que vous avez quitté le camp avec un petit nombre de cavaliers, et voilà que vous revenez avec plusieurs centaines d'hommes et un butin suffisant pour entretenir toute une armée... Il y a là quelque chose de merveilleux ; et je voudrais bien connaître le récit de votre expédition.

— Oh, répondit le jeune homme, je n'ai d'autre mérite que d'avoir rencontré un sauveur et un libérateur dans un homme qui, en me délivrant, a en même temps sauvé l'armée d'une ruine totale.

— Et quel est ce héros ? demanda le duc.

— C'est un homme qui pendant de longues années a été le terreur des mers, un homme qui a fait trembler devant son nom les trois parties du monde, un corsaire célèbre...

Godefroid de Bouillon regarda son interlocuteur d'un air étonné.

— Quoi ! s'écria-t-il, un corsaire serait devenu le sauveur des Croisés ?

— Mes paroles vous étonnent, noble duc

cependant rien n'est plus vrai; sans l'intervention opportune d'Onno Gratama, le terrible pirate, mon corps serait depuis longtemps la proie des corbeaux, et l'armée n'aurait pas reçu les vivres qui lui assurent l'existence pour plusieurs jours.

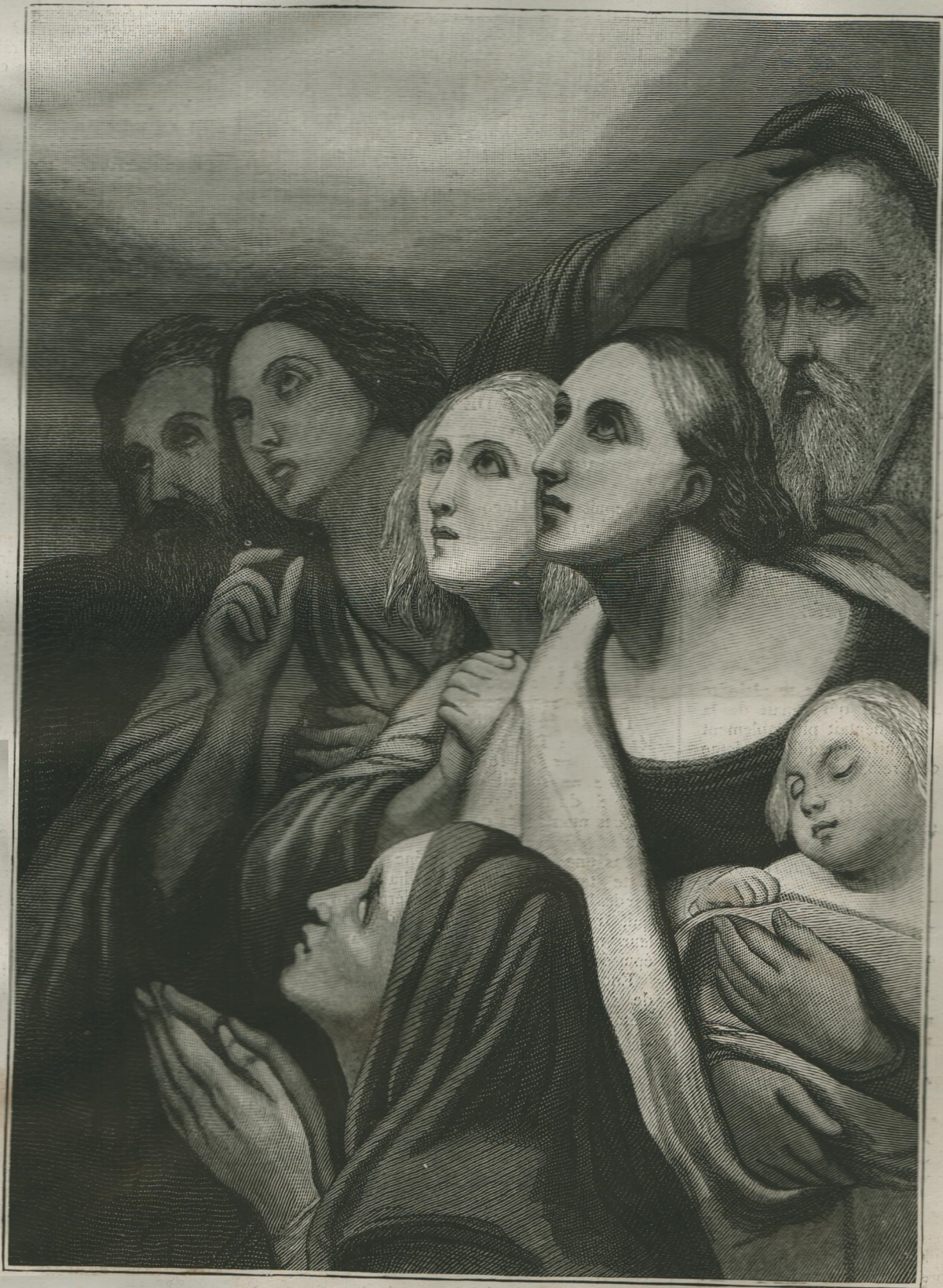
— Si vous cherchez à diminuer vos mérites, chevalier, parlez au moins plus clairement, fit

le duc avec un sourire bienveillant.

— Ce n'est pas la modestie qui me fait tenir ce langage, mais l'amour de la vérité, répondit Hugo avec feu. J'ai quitté l'armée avec cent vaillants compagnons, je n'en ramène que trois.. Ce n'est donc pas à moi que peut revenir l'honneur que l'on veut m'attribuer, mais bien à l'homme qui est sorti comme du sein des

eaux pour me secourir lorsque j'allais succomber sous le glaive des Musulmans; qui s'est jeté vaillamment sur un ennemi bien supérieur, l'a exterminé et s'est ensuite emparé de la ville de Séleucie, où il a trouvé les vivres que nous vous avons amenés.

— Je serai heureux de faire sa connaissance, répondit Godefroid; mais ce que j'en-



L'ADORATION, D'APRÈS M. ARY SCHEFFER

tends reste pour moi une énigme; vous parliez de corsaire...

— En effet, prince, ce héros sillonnait encore, il y a quelques semaines, les mers avec ses vaisseaux, pillant et rançonnant tout ce qu'il rencontrait, et répandant au loin la terreur le long de toutes les côtes de la Méditerranée.

Hugo se mit alors à raconter l'histoire d'Onno Gratama; à la suite de quels coups terribles

il avait dû quitter sa patrie; comment il avait fondé un véritable empire sur la mer, ne souffrant aucun rival; il narra sa vie, ses combats.

Il retraça ensuite le tableau de la lutte avec les navires hollandais, la défaite de ces derniers, l'arrivée du vieux moine prêchant la guerre sainte aux pirates, enfin l'intervention d'Onno Gratama, au moment où le père Bruno allait succomber, et la prise de Séleucie

Après que Hugo eut fini son récit, Godefroid de Bouillon demanda qu'Onno lui fût présenté.

Quand l'ex-corsaire se trouva en face du chef des Croisés, celui-ci lui dit, après les premières félicitations:

— Vous pouvez rendre à notre cause les plus grands services; je serais heureux de vous voir prendre la place que vous méritez dans le corps que je commande.

La proposition était honorable pour le nouveau Croisé, et témoignait de la confiance qu'il avait su inspirer au chef suprême. Cependant Onno Gratama hésita. Depuis que la lumière s'était faite dans son âme, il comprenait combien sa vie avait été abominable et criminelle, et il se jugeait indigne de l'honneur de commander à

des soldats du Christ.

Cependant il ne répondit rien; Godefroid comprit le motif de son silence et crut devoir prévenir ses objections.

— Vous avez, dit-il, tout effacé par votre dévouement à notre cause; le voile de l'oubli est étendu sur le passé, l'avenir vous est ouvert,

et dans cet avenir brille une noble et glorieuse entreprise, la délivrance de Jérusalem. Vous devez y consacrer non-seulement votre vie et votre existence, mais y sacrifier toute considération d'humilité et de repentir.

Onno Gratama se soumit et jura de rester fidèle jusqu'à la mort à son noble chef et à



CROISÉS LIVRÉS A LA FAIM ET A LA SOIF, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

la nouvelle bannière. Une seule pensée le peinait, c'est que pendant la bataille il ne pourrait combattre à côté de son jeune ami, que le devoir et la reconnaissance rappelaient auprès du comte de Flandre.

L'armée des Croisés reprit sa route à tra-

vers les montagnes, reconfortée et pleine d'une ardeur nouvelle; maintenant que l'étoile de l'espérance brillait d'une clarté plus pure, il leur semblait que la contrée était moins aride, les chemins plus faciles et les rochers aisés à franchir; ils comptèrent pouvoir sortir bientôt de ce labyrinthe où ils avaient cru périr tous.

Cet espoir devait se réaliser.

C'était le troisième jour depuis l'arrivée providentielle d'Onno Gratama et de Hugo. Le soleil n'avait pas encore paru à l'horizon, mais l'orient se couvrait de teintes purpurines, et les ténèbres de la nuit commençaient à devenir moins intenses; déjà l'armée s'était ré-

veillée et se mettait en route pour échapper aux ardeurs du jour.

Tout-à-coup un cri de joie sortit des corps d'avant-garde, cri bientôt répété par toute l'armée.

Un spectacle inattendu s'élevait devant les yeux. Le soleil levant éclairait une immense plaine parsemée de moissons dorées, de vertes prairies et de bois de palmiers. L'œil se reposait partout sur de nombreux et populeux villages, et au loin apparaissaient les hautes tours et les minarets d'une grande et puissante cité.

C'était un véritable paradis terrestre, c'était la fertile et féconde Syrie!

Quelle différence avec le pays que l'on venait de parcourir et que l'on avait parsemé de milliers de cadavres. Là, derrière, le désert et la mort; ici, la vie, l'animation, la civilisation. Toute l'armée tomba à genoux, et cent mille bouches élevèrent vers le ciel des acclamations de grâce et de reconnaissance.

Les Croisés se mirent alors à descendre vers cette plaine verdoyante; bientôt ils purent se rafraîchir et se baigner dans de frais ruisseaux, se reposer à l'ombre des grands palmiers et se nourrir de fruits délicieux.

Les chefs voulurent alors laisser reposer leurs hommes épuisés de fatigue, et des milliers de tentes se dressèrent bientôt aux regards des habitants étonnés.

A peine les Croisés sont-ils campés qu'ils voient avec étonnement une troupe nombreuse se diriger vers eux. Ces hommes ne portent ni cuirasses, ni casques; aucune lance, aucun glaive ne brille au soleil. On s'aperçoit enfin que la croix les précède, on entend l'air retentir de chants religieux. Quels sont donc ces chrétiens, apparaissant ainsi tout-à-coup, en plein pays musulman?

Dans le désir d'avoir la clef de ce mystère, les Croisés se portent en avant, et bientôt éclatent de nouveaux cris de joie.

(A continuer.)

LE DUC PÉRÉGRINUS.

LÉGENDE DES BORDS DU DANUBE.

I.

Vous qui aimez les histoires merveilleuses du vieux temps, lisez celle-ci. Il s'agit de l'origine de la fameuse abbaye de Burren, située dans l'ancienne principauté de Hohenzollern-Sigmaringen, berceau de la dynastie actuelle de Prusse.

Pérégrinus, duc de Souabe, avait l'esprit de son siècle, — le douzième, — c'est-à-dire qu'il était belliqueux et pillard. Tous les troupeaux des environs de son burg lui faisaient envie, et comme il était plus vaillant que ses voisins et que ses hommes d'armes étaient plus nombreux et plus audacieux que les leurs, il trouvait toujours moyen de s'emparer de ce qu'il enviait.

Un jour, on vint l'avertir que trois cents brebis, sans compter les bœufs, paissaient dans la vallée de Burren, sous la garde d'un gros chien et d'un vieux frère servant du couvent qui s'élevait à peu de distance, car ce beau troupeau appartenait aux moines.

Pérégrinus et les siens se mirent en embuscade dans la forêt et, tombant tout-à-coup sur le chien et sur le berger, ils les tuèrent l'un et l'autre et emmenèrent les bœufs et les brebis. Pendant qu'on les poussait vers les étables du duc, où le dernier festin n'avait pas laissé de bétail vivant, le ravisseur riait aux dépens des moines qui allaient manger du pain sec, tandis qu'il se régalerait avec leurs brebis.

Pérégrinus venait d'arriver avec son butin à l'entrée de son château, situé sur un rocher si escarpé que pour s'y être construit une demeure, il fallait être de la nature de l'aigle ou du faucon. Or, comme le duc était de la nature du faucon plutôt que de celle de l'aigle, on appelait son burg Falkenstein (pierre du faucon).

On venait d'abaïsser le pont-levis, et les hommes d'armes crièrent sur les brebis et sur

les bœufs pour les faire passer, ils les frappèrent même avec la poignée de leur glaive, mais tout fut inutile: les brebis et les bœufs ne bougèrent point. — Ils avaient été convertis en pierre par la volonté de saint Augustin, patron et protecteur du monastère.

Ce prodige, loin de faire rentrer le duc en lui-même, le rendit si furieux, qu'il tira son épée et en menaça le Ciel en s'écriant d'un ton de possédé:

— Mange-les, ces belles brebis que tu m'as si bien apprêtées, et puisses-tu te casser les dents contre ce mets maudit!

Epouvantés par ces paroles sacrilèges, les hommes d'armes s'enfuirent, et la cloche de la chapelle sonna minuit.

En ce moment, un homme sortit de la forêt. Son costume annonçait un riche marchand de bestiaux. Son manteau était en drap écarlate, et descendait si bas, qu'on ne pouvait voir ses pieds. Le manche du long fouet qu'il tenait à la main était en or moulu. Une toque de velours noir, ornée de trois plumes de hibou, lui servait de coiffure. Il y porta la main, mais il ne put l'ôter de sa tête; quelque chose de pointu et de crochu la retenait.

— Excusez, seigneur duc, dit-il, ma chevelure craint l'air de la nuit; je ne vous en salue pas moins avec respect.

Le duc sentit ses cheveux se hérissier, ce qui ne l'empêcha pas de faire bonne contenance.

— Pas tant de façon, lui dit-il, je te connais, que me veux-tu?

— Remplacer le beau troupeau que vous venez de perdre. J'ai là, à deux pas, dans la forêt, trois cents brebis grasses, sans compter les bœufs; les voulez-vous?

— Oui. Et quand te faut-il mon âme? demanda-t-il en ricanant.

Satan, car c'était bien lui, fit une grimace de satisfaction.

— Un seigneur si rond en affaires sera l'ornement de ma cour, dit-il, et je voudrais l'y voir le plus tôt possible; mais il faut avant tout récompenser le courage et la franchise; je vous ferai de bonnes conditions. Jouissez en paix du beau troupeau que je viens d'envoyer dans vos étables; je ne vous invite à dîner avec moi que le jour où vous aurez mangé le dernier agneau de la dernière brebis.

Puis il lui présenta un parchemin et le pria d'y tracer son paraphe avec la pointe de son épée, après s'en être fait une égratignure au bras ou partout ailleurs, pourvu que cette égratignure fût assez forte pour teindre de sang la pointe de l'épée.

Le duc se dit qu'il dépendrait toujours de lui de ne pas manger le dernier agneau de la dernière brebis de son diabolique troupeau; aussi se fit-il sans hésiter la petite blessure exigée, et sa main dirigea la pointe de l'épée, qui signait un engagement avec le diable, comme s'il s'était agi d'une promesse d'amour éternel faite à une jolie vassale.

Le marchand de bestiaux, très-satisfait de son marché, salua son chaland en ôtant sa toque devant lui. Cette politesse mit à découvert deux belles cornes qui s'élevaient fièrement au-dessus des boucles gracieuses de sa noire chevelure.

Au moment où il rentra dans la forêt, il releva son manteau pour ne pas le déchirer aux broussailles, car il n'avait plus aucun intérêt à cacher sa longue queue et ses pieds de bouc.

II.

Les mauvaises actions se commettent toujours légèrement et facilement, mais à défaut de remords, la peur les suit de près. Aussi pendant les premiers jours, le duc redoutait tant d'épuiser son troupeau, qu'il n'osa faire tuer une seule brebis. Peu-à-peu, les joyeux amis qui lui arrivaient en foule, lui firent oublier ses scrupules, et il permit enfin de mettre quelques brebis du diable à la broche. Lorsqu'on lui en servit pour la première fois, il n'était pas tranquille, il craignait qu'elles ne fussent si dures et qu'elles n'eussent une telle odeur de soufre, que personne ne pût les manger. A sa grande surprise, la chair était si tendre et si

exquise, que bientôt on en parla à vingt lieues à la ronde.

La renommée des brebis de Falkenstein attira chaque jour dans ce Burg de nombreux convives, et le duc finit par se convaincre qu'un troupeau de trois cents brebis, dont la plupart lui avaient donné, dès le premier jour, deux agneaux chacune, ne finirait jamais. Il continua donc à mener joyeuse vie, et c'était plutôt pour s'amuser que pour ménager son troupeau qu'il faisait des excursions dans le pays, d'où il ne revenait jamais sans rapporter plusieurs grosses pièces de gibier, et sans ramener des bœufs et des vaches volés à ses voisins.

Un jour qu'il attendait nombreuse compagnie, il recommanda à son cuisinier de ne pas oublier les brebis qui avaient donné tant de célébrité à ses banquets.

Le cuisinier lui répondit qu'il ne restait plus qu'un seul agneau.

Cette nouvelle le frappa d'épouvante. Il s'informa du sexe de l'agneau; en apprenant que c'était une femelle, il se rassura. Puis il donna des ordres pour que l'on prît le plus grand soin de cette bête, à l'aide de laquelle il se proposait de former un nouveau troupeau, qu'il fit vœu de léguer, après sa mort, aux moines de Burren, à titre de restitution.

L'idée qu'il avait été sur le point d'aller dîner chez Satan, avait éveillé dans son cœur quelque chose de semblable à un remords. Son écuyer eut beau lui dire que le Burg était sans provisions, et qu'un troupeau de brebis paissait dans la vallée de Burren; le duc déclara qu'il ne voulait régaler ses convives que de venaison, et il partit aussitôt avec eux pour la chasse.

Déjà on avait tué un grand nombre de cerfs, de chevreuils et plusieurs sangliers, lorsque le duc donna le signal du retour, car il était parti sans déjeuner, et son estomac lui disait que l'heure du dîner était passée. Stimulé par la faim, il devança sa suite; mais au bout d'un quart d'heure, il s'aperçut qu'il s'était égaré.

Il sonna du cor et appela ses gens à grands cris, personne ne lui répondit; et ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est qu'il tournait sans cesse dans un vallon entouré de montagnes boisées, à travers lesquelles il lui était impossible de trouver une issue.

Le reste de la journée et une partie de la nuit s'écoulèrent ainsi. Persuadé que c'étaient les tiraillements de son estomac qui lui donnaient le vertige, il essaya de l'apaiser en mangeant de l'herbe, mais le cœur lui manqua; et pour la première fois il plaignit les malheureux que ses rapines et ses cruautés avaient réduits à souffrir la faim.

III.

Il commençait à avoir quelques bonnes inspirations, quand il vit briller un grand feu à travers les arbres, et une bouffée de vent lui apporta une odeur semblable à celle qu'exhalent les viandes rôties. Cette odeur augmenta les tiraillements de ses entrailles, sa faim dégénéra en fureur, et il se précipita vers le feu où un instinct sauvage lui disait qu'il trouverait un rôti quelconque.

Cet instinct ne l'avait pas trompé. En deux bonds il arriva près du feu où rôtissait un magnifique agneau, qu'un jeune pâtre soignait nonchalamment.

— Voilà pour ta bête! je te la paie en roi, car elle me sauve la vie, s'écria le duc, en jetant trois écus aux pieds du pâtre.

Le pâtre ne les ramassa point, mais il fit une si singulière grimace de satisfaction, que le duc en eût été effrayé, s'il avait pu voir autre chose que l'agneau rôti. D'une main il l'arracha de la broche, et de l'autre il en coupa un morceau avec son épée.

Au moment où il allait le porter à sa bouche, il se sentit arrêté par une main robuste, et une voix solennelle murmura derrière lui:

— Prenez garde, seigneur Pérégrinus, vous allez manger le dernier agneau de la dernière brebis du troupeau que l'esprit du mal vous a vendu, en échange de celui que vous avez volé aux moines du couvent de Burren, et que Monseigneur St. Augustin a converti en pierres.

Cette voix était celle de l'abbé du couvent de Burren.

Le jeune pâtre, changé tout-à-coup en un loup furieux, se précipita sur l'abbé; l'abbé lui présenta la croix de son rosaire, et le loup s'abîma dans la terre, laissant après lui une forte odeur de soufre.

L'abbé allait s'éloigner, le pauvre affamé le retint, enlaça ses genoux et lui demanda en grâce un morceau de pain noir.

— Je ne puis rien pour vous, mon fils, dit le religieux en se dégageant lentement; que votre bon ange vous protège!

A ces mots, il s'enfonça dans la forêt et disparut.

Resté seul avec les angoisses de la faim, le duc se jeta sur l'agneau rôti.

— Je t'appartiens, Satan! s'écria-t-il; on ne saurait souffrir chez toi plus que je ne souffre en ce moment.

Ses dents allaient déchirer le rôti fatal, mais celui-ci était si brûlant qu'il lui sembla qu'on venait de lui appliquer un fer rouge sur les lèvres. Cet avant-goût des flammes éternelles le rendit à lui-même.

— Que Dieu me préserve de l'enfer! murmura-t-il, que les vautours de la faim me déchirent les entrailles et que je meure ici!... Je l'ai mérité, car j'ai été un mécréant!

Et, se laissant tomber sur le gazon, il se mit à ronger son pourpoint.

L'odeur de l'agneau rôti que le vent ne cessait de lui apporter, lui donna encore plus d'une tentation, mais il en triompha et finit par perdre connaissance en murmurant une prière chrétienne.

Lorsqu'il revint à lui, il était dans le couvent de Burren. Le bon abbé, debout devant son lit, lui faisait prendre quelques gouttes d'un élixir fortifiant; puis il lui donna à manger et à boire, mais avec précaution. Quand il le trouva assez remis pour l'écouter, il lui dit:

— Votre pacte avec Satan est rompu! Le dernier agneau de la dernière brebis du troupeau qu'il vous avait vendu, a été brûlé par moi dans le feu que lui-même avait allumé pour le faire rôti, puis j'ai éteint ce feu avec de l'eau bénite.

Le duc lui demanda comment il avait pu venir si à propos à son secours.

— Notre patron, saint Augustin, répondit l'abbé, m'a averti, par un songe, qu'il y avait dans le vallon une âme à sauver, et je suis descendu dans le vallon. Puisse la terrible leçon que vous venez de recevoir, seigneur duc, vous rendre aussi bon que vous avez été méchant jusqu'ici.

Le vœu du vieil abbé s'accomplit; le duc changea complètement. Il fit bâtir un beau monastère à la place où Satan l'avait égaré pour l'induire, par la faim, à manger l'agneau fatal, et, devenu vieux, il y prit la robe et mourut en odeur de sainteté.

ALOYSE.

LES POSEURS.

Poser, — qui ne le sait? — c'est vouloir se donner un air original, c'est prendre une attitude visant à l'effet. Ce mot est encore emprunté à la langue des artistes, qui a déjà fourni tant de nouvelles et pittoresques expressions.

Dans notre siècle, plus que jamais, tout le monde à peu près pose, ou a posé à certains moments de sa vie. Il y a même des gens qui posent toujours.

Généralement, on pose pour ce qu'on n'est pas, ou l'on exagère ce qu'on est.

L'avare vous prouvera clair comme le jour qu'il dépense beaucoup trop, et le prodigue se vantera de son économie.

Tandis que le millionnaire vous dira, avec une fausse humilité, que ses moyens ne lui permettent pas de consacrer dix mille francs à telle dépense, son voisin, qui n'a rien, parlera de ces dix mille francs comme d'une bagatelle.

J'ai connu un jeune homme fort sage, fort rangé, propre et minutieux comme un bureaucrate, et timide comme une jeune fille qui n'a jamais été en pension. Sa manie était de passer pour un mauvais sujet. Chaque fois que ses amis avaient un service à lui demander, ils ne manquaient jamais de l'aborder en lui reprochant sa mauvaise conduite et le dérèglement de ses mœurs. „Tu es trop compromettant, nous ne sortirons plus avec toi,” lui disaient effrontément les plus flatteurs.

Alors sa figure s'épanouissait, et sous la feinte modestie avec laquelle il repoussait les accusations, on voyait percer l'orgueil et la joie. A l'entendre, le vin n'avait goût de rien, le rhum était toujours trop faible, et le caporal trop doux. Cela n'empêchait pas que deux verres de rhum le grisaient, qu'il ne pouvait avaler, sans grimacer, un verre de vrai punch et que le cigare lui occasionnait presque toujours de graves désagréments. Bref, il aurait pu être rosière dans son sexe, et il posait pour le mauvais sujet!

**

Pour classer, diviser, subdiviser et décrire les nombreuses variétés de gens qui posent, il faudrait un nouveau Buffon; encore y perdrait-il son français.

S'il était possible de faire ce classement d'une manière satisfaisante, voici, je crois, les principales catégories que j'établirais:

L'homme sérieux, l'homme d'esprit, l'homme à la mode, le viveur, l'homme à bonnes fortunes et l'homme fort. Cette dernière catégorie appartient particulièrement à la campagne et aux petites villes.

Quant aux femmes, les divisions sont encore plus difficiles à établir:

Il y a la bonne mère, la femme de ménage, la femme d'esprit, le bas-bleu, la femme romanesque, la femme à la mode, la gaie viveuse, etc.

Pour les subdivisions, le nombre s'étend à l'infini.

L'homme sérieux à lui seul fournirait trois cent soixante cinq articles, à raison d'un par subdivision.

Notez bien que je commence par mettre de côté les gens véritablement sérieux, c'est-à-dire, non-seulement les savants et les génies de toute espèce, mais aussi les individus ayant des occupations réelles, utiles à eux-mêmes ou à la société.

**

L'homme sérieux dont je parle ici, c'est le grand jeune homme à l'air rogue et prétentieux, tout de noir habillé comme le page de Malbrough. Il marche tout d'une pièce et s'emporterait les lèvres avec les dents plutôt que de compromettre sa dignité d'emprunt par un éclat de rire.

— J'espère que vous allez danser une polka ou un quadrille, Monsieur Sérénemann? lui dit de sa voix la plus gracieuse une pauvre maîtresse de maison en quête de danseurs.

— Je ne danse jamais, Ma dame, répond monsieur Sérénemann du bout des lèvres.

Et son regard étonné semble dire:

— Comment pouvez-vous m'adresser cette question? n'est-il pas écrit sur ma physionomie, dans mon maintien, que j'ai des choses trop sérieuses en tête pour m'occuper de pareilles futilités? Que deviendrait le pays si je perdais mon temps dans de frivoles amusements?

Puis il va s'asseoir à une table de whist, car il est reconnu qu'un homme sérieux peut et doit jouer au whist.

Que fait ce jeune homme si grave, si austère, si avare de son temps et de ses paroles? — Rien. — Qu'a-t-il fait jusqu'ici? — Rien. — Que sait-il? — Rien.

C'est un homme sérieux.

Et presque toujours il se trouve quelqu'un qui ajoute:

— C'est un homme qui fera son chemin.

**

Cette dernière réflexion est généralement juste. Un brevet d'homme sérieux est une

sorte de diplôme d'aspirant à certaines fonctions officielles.

En effet, la nombreuse catégorie d'hommes sérieux forme une pépinière dans laquelle les ministres et les papas des filies à marier viennent de temps à autre chercher quelques plantes.

On prend d'habitude, non pas les meilleurs, mais les mieux famés, c'est-à-dire, ceux que leur fortune, leurs relations et leurs protections ont élevé un peu au-dessus des autres.

Jadis, on ne visait guère à l'homme sérieux qu'à partir de trente ans. Maintenant on commence à dix-sept ou dix-huit ans; la jeunesse actuelle est si précoce! A dix ans, en effet, l'écolier boit du genièvre, fume la pipe culottée. A quinze ans, il ne rit plus, ne joue plus, et se promène de long en large dans le préau du collège, en devisant politique, économie sociale, etc., avec quelque camarade. A vingt ans, il sourit d'un air méprisant, quand on lui parle de l'amour, du bal, et de tous les divertissements de nos aïeux. Il se dit et se croit blasé.

Ainsi la pose se rencontre aujourd'hui dans tous les âges et à tous les degrés de l'échelle sociale.

ALF. GUEZENAC.

PENSÉES.

On n'a pas la force de plaindre
Ceux que n'instruit pas le malheur.

Les noms sont comme les habits:
Tout dépend de ceux qui les portent.

L'homme né riche, et qui perd tout,
Est le pauvre le plus à plaindre.

Où l'on ne se plaît pas, on ne peut être aimable,
Car la gêne du cœur réagit sur l'esprit.

L'estime des autres nous flatte,
Mais la nôtre nous rend heureux.

Considère en ton cœur comme s'il était fait,
Le bien qu'on a voulu te faire.

Le meilleur guide est le bon sens;
C'est la boussole de la vie.

BANNIE DU TOIT PATERNEL.

Roman.

XIX.

La promenade qu'elle venait de faire devait compter dans la vie de notre héroïne, car, au moment où elle et Renald Chilton atteignaient Lonemoor, leurs cœurs battaient déjà à l'unisson.

Ils avaient tous deux une intelligence cultivée, leurs goûts se ressemblaient; ils avaient causé musique, peinture, littérature; chacun avait indiqué ses auteurs favoris, et le temps avait passé si rapidement pendant cette agréable conversation, que Gwendoline se trouva devant une vieille habitation sans le savoir.

Ils s'arrêtèrent à la porte.

La jeune fille n'engagea pas M. Chilton à entrer, mais le salua avec grâce, en lui tendant la main.

Le jeune chasseur s'éloigna à regret, emportant dans son âme l'image de la charmante Miss Winter, et bien résolu à la revoir le plus tôt qu'il le pourrait.

Quand Gwendoline entra dans son appartement, elle se laissa tomber sur un canapé et se mit à réfléchir profondément.

Ce fut d'abord à sa rencontre avec M. Chilton.

Elle se disait qu'elle n'avait jamais vu un homme qui eût autant de distinction, et qui fût aussi aimable que lui. Ensuite elle repassa dans sa mémoire tout ce que Edward Orkney lui avait jeté à la face, et elle se mit à frissonner.

— S'il avait dit vrai? pensa-t-elle. Mais qui suis-je donc alors? De quel droit est-ce que je me trouve dans cette maison? Oh! je veux le savoir à tout prix.

Et se levant avec vivacité, elle descendit les escaliers et se rendit dans la chambre de M^{me} Quillet, où elle entra pâle et résolue.

La gouvernante était occupée à coudre, et regarda par-dessus ses lunettes quand elle entendit la porte s'ouvrir.

En voyant le visage bouleversé de celle qu'elle avait élevée, elle lui demanda avec intérêt pourquoi elle paraissait si troublée et de quoi elle avait à se plaindre.

— Les domestiques vous auraient-ils manqué de respect? demanda-t-elle.

— Pas le moins du monde; si j'avais quelque chose à leur reprocher sous ce rapport, je les renverrais aussitôt.

M^{me} Quillet jeta sur Gwen un étrange regard.

— J'aurais le droit d'agir ainsi, n'est-ce pas, ma bonne amie? car, en attendant que mon tuteur revienne, je suis maîtresse ici, n'est-il pas vrai?...

La femme de charge resta un moment silencieuse, puis elle dit:

— Qui vous a disputé les droits que vous avez dans cette maison? Qui vous a entretenue de ces choses?

— J'ai rencontré M. Orkney, fils, dans la bruyère, répondit-elle, et il m'a insultée grossièrement... Puis il m'a dit que je n'avais aucun droit d'habiter Lonemoor. Cela est-il vrai? Ma naissance a-t-elle été entourée de mystère?... Oh, répondez donc, je vous en supplie, M^{me} Quillet! L'heure est venue; il faut ne me rien cacher. J'ai le droit de demander des explications. Suis-je une parente de M. Markham ou non?

La bonne vieille, se rappelant la promesse qu'elle avait faite à son maître de garder éternellement le fatal secret, secoua la tête sans répondre.

— Si je ne suis pas la parente du maître de Lonemoor, suis-je donc sa pupille?

M^{me} Quillet secoua de nouveau la tête négativement.

La jeune fille devint de plus en plus pâle.

— Ni sa parenté, ni sa pupille, murmura-t-elle. Je suppose alors qu'il a connu mes parents et que c'est par amitié pour eux qu'il s'est occupé de mon éducation... Mais vous ne répondez pas, ma chère Madame Quillet. M. Markham a-t-il connu mon père?

— Non, répondit la femme de charge; il n'a jamais vu votre père, il ignore même son nom et sa nationalité.

XX.

Gwendoline, au comble de la stupéfaction et de la douleur, resta immobile pendant quelques instants.

Les battements de son cœur semblaient suspendus, elle n'osait presque plus questionner la gouvernante.

Quel mystérieux secret allait donc lui être révélé?

Enfin elle reprit:

— Comment se fait-il, puisqu'il n'a pas connu mes parents, qu'il a eu soin de moi et m'a fait donner une éducation si distinguée?

— Il n'a pas eu soin de vous, Gwendoline, il ne sait même pas que vous existez.

— Pourquoi alors suis-je dans cette maison, et comment y suis-je venue?

— Écoutez, mon enfant; je vois que le temps est venu où il faut que je vous instruisse de tout ce que vous devez connaître. Ce qui a été fait par nous, a eu pour but de vous rendre la vie heureuse. Le Ciel seul sait si nous avons agi sagement...

— Mais dites-moi donc qui je suis, Madame

Quillet! Pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas ainsi dans l'anxiété.

— Eh bien, voici.

Et la vieille gouvernante, après une pause, reprit d'une voix émue et pleine d'hésitation:

— Il y aura dix-huit ans au mois de décembre prochain, qu'une jeune femme vint, pendant une nuit affreuse, demander asile dans cette maison. On la recueillit et, quelques heures après son arrivée, elle donna naissance à une petite fille...

L'enfant avait atteint un mois environ; c'était en février; une neige épaisse couvrait la bruyère, la malheureuse mère se sauva, en vous abandonnant, Gwendoline...

— Et que devint-elle... ma mère?...

— Nous envoyâmes à sa recherche à plusieurs reprises, mais ce fut en vain; on ne parvint pas à la découvrir. Ce ne fut qu'au mois d'avril de l'année suivante, après que les neiges étaient fondues, qu'on l'a trouvée dans une fondrière, où elle était restée pendant tout ce temps... Nous avons fait enterrer l'infortunée à Pimstone.



L'APPAREIL DE M. SIEGMUND.

— Et c'était bien ma mère? Comment s'appelait-elle?

— Elle n'a jamais fait connaître son nom à personne. Je dois vous dire aussi, continua M^{me} Quillet en se cachant la figure et en essuyant les larmes qu'elle ne pouvait contenir davantage, je dois vous dire qu'elle paraissait ne pas être saine d'esprit...

Gwendoline détourna la tête; une terrible angoisse était peinte sur ses traits.

— Une triste et étrange histoire, dit la jeune fille après qu'elle fut parvenue à vaincre son émotion. Et M. Markham? Vous m'avez dit qu'il ne sait pas seulement que j'existe...

— Non, il ne vous connaît pas. Il a quitté l'Angleterre un peu après ces événements, et il n'a jamais rien fait pour vous.

— Qui donc m'a donné une institutrice? Qui donc m'a envoyée en pension?...

— C'est moi et mon mari qui avons pourvu à tout... Voilà le mystère dévoilé, Gwendoline. Nous vous avons ramenée à Lonemoor et vous n'avez d'autres droits ici que ceux que nous vous avons laissé prendre.

Le front de la jeune fille se couvrit d'une vive rougeur.

— Et moi qui ai joué à la maîtresse ici pendant que j'étais réellement sous votre dépendance! exclama-t-elle. Je comprends maintenant bien des choses que je ne m'expliquais pas. Les servantes semblaient ne m'obéir qu'avec

répugnance; les fermiers, leurs fils et leurs filles me jetaient par moments de singuliers regards, et depuis mon retour du pensionnat, vos amis et vos connaissances avaient cessé de vous voir, à cause de moi, sans doute... Oh, ma chère M^{me} Quillet, ajouta l'infortunée en s'agenouillant devant la vieille dame, je n'ai jamais su combien vous avez été bonne pour moi; je vous en remercie du fond de l'âme. Mais dites-moi donc pourquoi vous avez agi de la sorte envers l'enfant d'une malheureuse étrangère?

— C'est John qui a eu cette idée-là. Il disait que votre mère était une femme du monde et qu'il fallait vous élever en conséquence.

— Oh, fit Gwendoline humblement, je ne pourrai jamais vous rendre tout le bien que vous m'avez fait. Mais dès ce moment je ne dois plus occuper ici la place que j'y avais prise; je ne veux plus porter les élégantes toilettes dont je suis redevable à vos bontés; je ne veux plus être servie par vous deux, que je devrais servir à mon tour. Que ferais-je donc, ma chère bienfaitrice, pour vous témoigner toute ma gratitude?

— Levez-vous, Miss Gwendoline, dit la vieille dame attendrie; quelqu'un peut entrer, et comment pourrais-je expliquer...

L'orpheline se leva lentement.

— Ma chère M^{me} Quillet, reprit-elle, il faut que vous me disiez aussi comment il se fait que je m'appelle Gwendoline Winter. Qui donc m'a donné ce nom?

— C'est encore moi et John. Nous avons trouvé que Gwendoline était un joli nom, et de plus il est celui d'un membre de la famille Markham.

XXI.

En ce moment, un coup formidable fut frappé sur la porte de la chambre, et M. Orkney, l'homme d'affaires, entra, la figure empourprée de colère.

— M^{me} Quillet, dit-il brusquement, je viens vous trouver pour me plaindre de votre protégée.

Gwendoline alla se mettre près de la fenêtre, et fit semblant de s'occuper de ce qui se passait à l'extérieur.

— Vous savez, ou vous ne savez pas, continua-t-il, que cette demoiselle a rencontré mon fils dans une promenade qu'elle a faite cette après-midi. Après l'avoir engagé à causer avec elle pour l'attirer dans ses filets, elle a vu arriver un de ses adorateurs, qui a trouvé mauvais qu'elle fit la coquette avec d'autres, et une querelle s'en est suivie.

— Mais c'est tout le contraire... Gwendoline prétend avoir été insultée grossièrement par votre fils, interrompit M^{me} Quillet.

— Elle cache son jeu pour mieux arriver à ses fins, car mon fils a osé me déclarer qu'il l'aimait et qu'il en ferait sa femme. Jugez donc: mon fils l'épouser, elle!... Mais qu'elle prenne garde de l'entraîner à commettre une pareille folie, car malgré sa belle éducation et ses grands airs, elle ne peut songer à entrer dans une honnête famille, telle que la nôtre. Du reste, comme cette fille n'a aucun droit d'habiter Lonemoor, il faudra tâcher de l'éloigner d'ici, et j'insiste pour que ce soit au plus tôt.

— Mais où voulez-vous donc que je l'envoie? demanda la vieille femme. Elle n'a d'autre asile que cette maison; c'est ici qu'elle est née, qu'elle a été élevée...

— Madame, riposta l'homme d'affaires, je n'ai plus qu'un mot à dire: c'est que si vous ne la renvoyez pas, j'écrirai à M. Markham; je lui ferai connaître ce qui s'est passé ici pendant son absence; comment une fille qui n'en a pas le moindre droit, commande chez lui, se fait servir par ses domestiques et mène une existence de grande dame. Que répondrait-il à une pareille communication?... Je vous le répète, ajouta Orkney, d'un ton impérieux et les lèvres serrées, vous n'avez qu'à choisir: renvoyer cette jeune fille d'ici, ou bien vous attendre à être renvoyée vous-même, ainsi que votre mari.

(A continuer.)